

Dunning
Nijhoff
9-25-30
21310

MONOGRAPHIE

de la commune de Birac, près Bazas (Gironde)

Église et peintures murales. — Château de Birac (les Casteranes).
Chapelle de Bijoux, légende et pèlerinage. — Église Saint-Louis de Sauros.
Château de Sauros;

Par M. Emilien PIGANEAU

PLANCHES I, II, III, IV, V, VI, VII, VIII, IX et X.

Dans sa séance du 14 mars dernier, accueillant ma proposition appuyée par MM. Braquehay et de Mensignac, la Société Archéologique de Bordeaux émettait un vœu de conservation des vieilles peintures de l'église de Birac (près Bazas), peintures dont j'avais lieu de craindre la disparition, ce qui eût été fort regrettable, car elles forment aujourd'hui le spécimen le plus intéressant peut-être, ou tout au moins le plus complet de ce genre de décorations, dans notre département.

Les peintures de l'église de Saint-Macaire ont perdu à la restauration qui en a été faite en 1825: celles de Saint-Pierre de la Sauve ne présentent plus que des sujets isolés répandus par ci par là dans l'édifice; à la collégiale de Saint-Émilion, on distingue à peine des traces, et ce qui reste a été récemment caché par un confessionnal; à Caba-

nac, à Cursan, les peintures ont été détruites avec les vieilles murailles; on les a badigeonnées à Saint-Léger (canton de Saint-Symphorien). Je ne saurais dire si celles du xiv^e siècle (les douze apôtres) de l'église de Mauriac, signalées en 1845, ont été plus heureuses (1); les peintures de Birac allaient peut-être être condamnées à leur tour, quand les démarches de la Société, jointes à celles de la commission des Monuments historiques, ont attiré sur elles l'attention de l'autorité. Je me plais à croire qu'elles seront sauvées par nos soins, et même leur restauration prochaine doit en être, je crois, confiée au talent de nos confrères MM. Augier et Millet.

Mais en attendant, je viens aujourd'hui soumettre à la Société les dessins que j'en ai relevés moi-même avec autant de fidélité qu'il m'a été possible (2), et donner ainsi une idée de leur valeur archéologique.

On trouve dans les comptes-rendus des travaux de la commission des Monuments historiques 1862 à 1864 (séance du 9 janvier 1863), un rapport de M. Léo Drouyn qui faisait alors une description détaillée de ces peintures, mais sans donner de dessins; à mon tour je présente les dessins en me contentant d'une succinète analyse.

1^o Tableau du rond-point, pl. I : Le Christ sur une nuée, les pieds appuyés sur la boule du monde divisée en deux par une zone horizontale; en haut les oiseaux, en bas les poissons. — A droite du Christ, la Vierge en costume de châtelaine (3), à gauche saint Jean Baptiste (à moitié effacé), implorent le divin juge pour les pécheurs que l'on aperçoit sortant de leurs tombeaux. Au haut du tableau, le soleil

(1) Sur la voûte romane de l'église de Landiras, que l'on refaisait en 1869, M. Braquehaye a vu des restes de peintures (rinçaux monochromes probablement de la fin du xiii^e siècle.

(2) Pour en relever des calques, il faudrait avoir à sa disposition tout un système d'échafaudages.

(3) Costume du xv^e siècle.

nac, à Cursan, les peintures ont été détruites avec les vieilles murailles; on les a badigeonnées à Saint-Léger (canton de Saint-Symphorien). Je ne saurais dire si celles du xiv^e siècle (les douze apôtres) de l'église de Mauriac, signalées en 1845, ont été plus heureuses (1); les peintures de Birac allaient peut-être être condamnées à leur tour, quand les démarches de la Société, jointes à celles de la commission des Monuments historiques, ont attiré sur elles l'attention de l'autorité. Je me plais à croire qu'elles seront sauvées par nos soins, et même leur restauration prochaine doit en être, je crois, confiée au talent de nos confrères MM. Angier et Millet.

Mais en attendant, je viens aujourd'hui soumettre à la Société les dessins que j'en ai relevés moi-même avec autant de fidélité qu'il m'a été possible (2), et donner ainsi une idée de leur valeur archéologique.

On trouve dans les comptes-rendus des travaux de la commission des Monuments historiques 1862 à 1864 (séance du 9 janvier 1863), un rapport de M. Léo Drouyn qui faisait alors une description détaillée de ces peintures, mais sans donner de dessins; à mon tour je présente les dessins en me contentant d'une succincte analyse.

1^o Tableau du rond-point, pl. I : Le Christ sur une nuée, les pieds appuyés sur la boule du monde divisée en deux par une zone horizontale; en haut les oiseaux, en bas les poissons. — A droite du Christ, la Vierge en costume de châtelaine (3), à gauche saint Jean Baptiste (à moitié effacé), implorent le divin juge pour les pécheurs que l'on aperçoit sortant de leurs tombeaux. Au haut du tableau, le soleil

(1) Sur la voûte romane de l'église de Landiras, que l'on refaisait en 1869, M. Braquehaye a vu des restes de peintures (rinceaux monochromes probablement de la fin du xii^e siècle.

(2) Pour en relever des calques, il faudrait avoir à sa disposition tout un système d'échafaudages.

(3) Costume du xv^e siècle.

et la lune (1) et autour du Christ, les tétramorphes ou les quatre évangélistes sous leur figure symbolique (deux, le bœuf et le lion très effacés). Ces tétramorphes dans des cercles formés de couronnes murales de même que l'arc ogival qui, suivant la courbe de la voûte encadre le tout, et sur le retrait du mur, un second encadrement noir, garni de fleurons rouges, quadrifoliés sur losanges jaunes (2).

2° Tableau, pl. II, à la voûte du chœur : Les quatre trompettes du jugement dernier, vêtus de tuniques roses et les ailes déployées. — De leurs instruments sort un phy-

(1) Pourquoi le soleil et la lune ? Ces deux astres sont quelquefois figurés dans les crucifix, et à propos du crucifix très-ancien de l'église Saint-Mexme de Chinon, voici quelques lignes que je crois intéressantes à reproduire, extraites du *Bulletin monumental*. « Guillaume Durand, dans son *Rationale* » *divinorum officiorum*, dit que le soleil et la lune en éclipse, disposés de » chaque côté de la tête du Sauveur expirant, symbolisent la patience du divin » Crucifié. M. l'abbé Auber dit que les deux symboles, en rappelant l'éclipse » miraculeuse arrivée en pleine lunaison, ont une signification bien supérieure. » L'idée symbolique s'appliquerait à la position respective de chacun des » globes célestes à côté du Christ expirant..... La droite du Christ aurait été » tournée vers le nord et la gauche vers le midi; or, c'est dans cette région du » nord que la gentilité était la plus nombreuse, et c'est pour cette raison » qu'on a voulu y placer le globe de la lumière. La place de l'un, une fois » déterminée à la droite du Sauveur crucifié, l'autre a nécessairement la » sienne à gauche..... » (*Bulletin Monumental*, p. 252, etc., t. IX, 1873.)

M. de Cougny pense que le soleil, astre lumineux par excellence, occupe la place d'honneur à la droite, et la lune par conséquent, à gauche.

Le soleil et la lune placés autour de la croix signifient, selon M. l'abbé Damourette, que J.-C. est cependant l'auteur de la nature représentée par les deux plus beaux luminaires de la création.

En ce qui concerne le tableau que je décris ici, cette dernière explication me paraît la plus plausible.

(2) Dans les peintures murales du XIV^e siècle à Notre-Dame de Rabastens, décrites par M. le comte de Toulouse-Lautrec, *Bulletin Monumental*, p. 422, tome VI, on voit sur un arc de l'église une décoration analogue.

lactère (1) où sont inscrits les mots *surgite mortui, venite ad judicium*.

3^e Tableau au chœur à droite, pl. III : Le Paradis. — Château crénelé à tourelles; devant la porte, saint Pierre, vêtu d'un costume religieux, reçoit les âmes que lui amènent des anges; aux fenêtres, de nombreux élus en prières, attendent les arrivants qu'annoncent trois autres anges placés au-dessus des tours. Au milieu du tableau, l'arbre de vie; dans l'angle supérieur de gauche, le Purgatoire : des anges en tirent des personnages ayant terminé leur temps d'épreuve, et parmi ceux-là, un pape, un cardinal, un évêque, un roi et une reine (2); le groupe du bas très-mutilé; peut être un saint Michel disputant les âmes au démon, comme le suppose M. L. Drouyn; enfin au-dessous trois anges, l'un assez dégradé, le second jouant de la viole, le troisième de la flûte et du tambourin, accompagnent à la porte du ciel des âmes alternativement de femmes et d'hommes. Les premières complètement nues, les autres vêtues d'une espèce de caleçon. Remarquons le costume des anges formé d'une longue robe flottante blanche, ornée d'un collet et de poignets noirs et la longue chevelure jaune (blonde) de ces habitants du ciel (3).

Sur un grand bandeau, qui borde le tableau dans sa partie supérieure, on distingue assez bien cette légende en caractères gothiques :

(1) Au xv^e siècle, les figures tiennent souvent des banderoles ou phylactères portant des phrases explicatives. (De Caumont, *Abécédaire d'archéologie*.)

(2) Par la présence des rois, évêques, grands seigneurs mêlés avec le populaire, l'Eglise proclamait, en face de tous, le dogme chrétien de l'égalité devant Dieu. (*Symbolisme dans les monuments religieux du Berry*, par M. l'abbé Damourette.)

(3) Les personnages peints au xv^e siècle dénotent de grands progrès dans le dessin; nous leur trouvons.... des têtes remarquables de forme et d'expression. (M. de Caumont, *Abécédaire d'archéologie*.)

Benets los bénédits de mon pay, losquaus abetz feyt sa boluntat, en paredis enterratz, glori auratz.

Venez les bénis de mon père, lesquels avez fait sa volonté, vous entrerez en paradis, gloire vous aurez.

4° Tableau à gauche, pl. IV. — Il est dommage que ce côté ait eu à souffrir de dégradations de toutes sortes. Ici nous voyons l'Enfer. Au centre, une grosse tête rouge, monstrueuse, armée de cornes et de dents, laissant de sa gueule échapper des reptiles, domine une énorme chaudière où surnagent de nombreuses têtes de réprouvés, et vers laquelle des démons poussent un charriot rempli de damnés. Du côté opposé, la Gehenne entr'ouvre une gueule démesurée. Là, en pratiquant une ouverture pour monter aux combles de l'église, on a dû faire disparaître plusieurs figures. Au-dessus de la grosse tête, et sur deux rangées de poutres enflammées, des démons jaunes et rouges, aux formes les plus capricieuses, entraînent les pécheurs dont plusieurs sont reconnaissables à leurs attributs, tels : le suicidé qui se perce la poitrine, l'ivrogne avec son verre, le joueur qui lance ses dés, le voleur qui tient un coffret où on lit : *filius egypt*, fils d'Egypte, appellation commune au moyen-âge à toutes espèces de gens, vagabonds, bohémiens, gens sans feu ni lieu, et, partant, ne subsistant que de vols et de rapines. Enfin, les péchés capitaux compris dans la légende qui fait le parallèle de celle du paradis :

Anatz rula, los maleditz, car no abetz feyt mon mandament, anatz bous en l'infer pudentz.... anatz.

Allez brûler (brula) les maudits, car vous n'avez pas fait (suivi) mon commandement, allez-vous-en dans l'enfer..... puants (impudents), allez.....

Ces peintures me paraissent offrir une grande analogie avec celles, aujourd'hui détruites, de Saint-Georges de Birac (Lot-et-Garonne), dont la Société Archéologique a déjà publié une notice, par M. l'abbé Antoine, curé de cette paroisse, avec dessins de notre confrère M. Girault d'après des photographies. (Voir tome III, 1^{er} fascicule, page 11.)

Comparons les peintures de l'une et de l'autre église. Dans les deux, ce sont les scènes de l'Enfer et du Paradis, interprétées de la même manière ; là, le suicidé, les démons, le damné qui porte un vase, etc., appuyant leurs griffes sur les épaules des damnés ; ici, les âmes s'avancant processionnellement vers le Paradis ; les Anges sonnant de leurs trompettes, instruments auxquels est attaché un pennon carré timbré d'une croix (la planche n° III, *peintures de Saint-Georges de Birac*, montre l'extrémité d'une trompette avec son pennon) ; puis encore le Purgatoire.

Dans sa description, M. l'abbé Antoine ne parle pas du Purgatoire, il dit seulement : « Trois anges semblent occupés à en retirer d'autres (*âmes*) du fond des tombeaux. »

Or, comme dans nos deux églises les attitudes, le caractère même des lignes, celui des personnages de ce groupe, se ressemblent au point que l'on pourrait presque avancer que le même artiste a décoré les deux temples, et qu'à Birac de Bazas la scène du Purgatoire est évidente, je crois pouvoir conclure que la même scène est reproduite à Birac de Marmande ; j'ajouterai de plus que l'on pourrait compléter les uns par les autres les sujets représentés dans les deux endroits. Par conséquent, notre Birac de Bazas aurait pu contenir, outre les quatre tableaux que je viens de décrire, d'autres scènes bibliques, la Chute du Paradis terrestre, la Sacrifice de la Messe, les Apôtres, etc., etc. Ces sujets sont reproduits d'ordinaire dans les peintures murales de cette époque, je les ai retrouvés sur les parois de la grotte appelée l'Ermitage de Cambes (Gironde) (1).

Le tableau le mieux conservé à Cambes est le Christ dans une auréole elliptique, entouré des tétramorphes. Dans tout ce qui reste de ces décorations, on voit plus de fini, plus de délicatesse dans les lignes, qu'aux deux Birac, des arabesques gracieuses ornent les fonds, les assises des ma-

(1) Voir tome XII *Archives historiques de la Gironde*, p. 403 et suiv., documents par MM. Roborel de Climens et Piganeau.

çonneries sont ornées du monogramme IHS. Ces peintures de Cambes ont été exécutées vers 1524 ou 1525, c'est ce qui résulte de documents certains (1); les nôtres, Birac (Bazas) et Birac (Marmande) sont antérieures et tiennent le milieu entre celles de Cambes et celles très-remarquables de la tour de Veyrines, près Bordeaux, de Saint-Macaire, de la chapelle de la Trinité à Saint-Emilion, toutes rapportées au xiv^e siècle. M. J. Drouyn attribue les peintures de Saint-Laurent de Birac à la fin du xv^e ou au commencement du xvi^e; d'accord avec lui, je leur assignerais l'intervalle de 1480 à 1500 (2).

On lit dans un volume qui vient de paraître, XLV^e session de la Société française d'archéologie et à la page 465, une description minutieuse par M. Bernard, des fresques d'une petite église des Pyrénées, Notre-Dame de Cazaux sur l'Arboust, près Luchon (Haute-Garonne) (3). J'en citerai certains passages qui paraissent se rapporter exactement à ces peintures de Saint-Laurent de Birac : « Elle a été (N.-D. » de Cazaux) décorée de fresques historiées pendant la » deuxième moitié du xv^e siècle; à défaut de millésime » elles portent le caractère qui distingue dans les diocèses » de Comminges et de Tarbes d'autres peintures à date » connue... » et plus loin : « Ces peintures ont été exécutées à base de chaux sur le mortier frais..... la manière » en est assez hardie, le dessin paraît avoir été fait du premier coup, à la pointe du pinceau, par des traits généralement noir chaud..... on sent cependant la manière

(1) Le 4 septembre 1534. M. Jacques Peron, prêtre, seigneur de Foulhous, ayant fondé, il y a dix ans, une chapelle à Cambes, qu'il a fait orner de beaux images..... etc. (*Arch. hist.*, p. 405.)

La chapelle de l'Ermitage dont on avait perdu trace depuis des années a été retrouvée vers 1870 dans un rocher éboulé depuis 1815, où le propriétaire, M. Metegnier, faisait creuser un cellier.

(2) J'ai déjà fait remarquer le costume de la Vierge, et l'on verra plus bas qu'un évêque de Bazas avait une résidence dans la paroisse.

(3) Voir aussi *Itinéraire des Pyrénées*, par Ad. Joanne, p. 460.

» traditionnelle au point que certains personnages détail-
» lés de l'ensemble passeraient facilement pour une pein-
» ture de date bien antérieure. La palette en est modeste,
» cinq couleurs en font toute la richesse, le blanc, le jaune
» ocre, le brun rouge, le brun rouge vermillonné et le
» noir..... etc. » Passant à la description des tableaux,
M. Bernard ajoute : « Le Christ assis sur un arc-en-ciel
» élève ses mains de face et montre au monde ses cinq
» plaies encore saignantes; un manteau d'écarlate (à Birac
» il est jaune) agrafé sur sa poitrine vient se draper sur ses
» genoux; les pieds naïvement contournés, comme par
» l'effet des clous de la Croix, reposent sur un globe ter-
» restre, sa tête est ornée du nimbe crucifère; à sa droite,
» à genoux, dans l'attitude la plus suppliante, la Mère du
» Sauveur par un geste aussi touchant que naïf, fait jaillir
» de son sein maternel un jet de lait dont trois filets sont
» lancés dans la plaie béante de son divin fils (1). » A gauche
du Grand Juge, on distingue saint Jean-Baptiste dans l'at-
titude de la supplication..... A droite et à gauche, plusieurs
anges sonnant de la trompette aux quatre vents du Ciel répè-
tent ces mots écrits sur des phylactères qui sortent de
leurs trompettes : *Surgite mortui venite ad judicium*, et
encore : *Venite maledicti in ignem æternum*. (A Birac, les
quatre anges sont à la voûte et répètent la même phrase.)
A Cazaux, comme à Birac, le Paradis est figuré par une
muraille crénelée, et l'Enfer, par une tête gigantesque, la
bouche grand ouverte, les dents teintes de sang; on y
voit aussi les démons, la chaudière, etc., etc.

Cette ordonnance générale qui a tant de rapport dans
ces deux églises, les scènes de l'ancien et du nouveau Tes-
tament, à Notre-Dame de Cazaux, me confirment encore
plus dans l'idée que notre église Saint-Laurent de Birac
devait offrir les mêmes représentations.

(1) M. le Curé a entendu dire qu'il existait autrefois d'autres peintures au-
dessous de celles que j'ai décrites. M. Villiet les avait vues.

Vous voyez, Messieurs, quel intérêt s'attache à ces peintures de Birac, longtemps traitées de caricatures plus capables de détourner les fidèles du recueillement religieux que de leur inspirer des réflexions salutaires, et qui présentent des dimensions grandioses, puisqu'elles mesurent : l'Enfer et le Paradis, 2^m70 de hauteur sur 4^m28 de longueur; le tableau de la voûte, 4^m28 de long et 3^m40 de large, enfin le tableau du fond, 6^m90 de développement. Et c'est de cette église de Birac que l'abbé O'Reilly, qui ne manquait certes pas d'érudition, écrit bravement, p. 336. *Histoire de la ville et de l'arrondissement de Bazas*, 1840 : « L'église de Birac n'a rien de remarquable et ne date tout au plus que du xvi^e siècle. »

On ne comprenait certainement pas le mérite de ces peintures, comme le dit M. Drouyn, quand on plaça un rétable, aujourd'hui enlevé, qui a fort mutilé le bas du Paradis, lorsqu'on pratiqua un vasistas près de la gueule de la Gehenne, quand on négligeait d'entretenir ces curieuses décorations détériorées par les eaux pluviales, et surtout quand, en 1825, on laissait un barbouilleur couvrir de grossières arabesques les scènes qui certainement accompagnaient celles qu'heureusement l'on peut voir encore. Les ressources de la fabrique étaient-elles trop restreintes pour l'établissement d'un échafaudage et l'achèvement de ce vandalisme ? Il serait à désirer que souvent la pénurie des fonds fit renoncer à transformer les églises ou à les rebâtir entièrement.

Aujourd'hui les arabesques de Mascomiery (1825) ont disparu à leur tour, et de nouvelles décorations, fond rose avec étoiles dorées, contrastent singulièrement avec les peintures du xv^e siècle, et jointes aux bariolages bleu, vert, rouge qui déshonorent les colonnes, même leurs chapiteaux, donnent assez à ce sanctuaire antique l'aspect d'une bonbonnière. Espérons que MM. Augier et Millet sauront faire justice de ce mauvais goût moderne, et, en reprenant habilement les manques opérés par les dégradations,

dations successives, rendre à la science ces richesses archéologiques.